

Philosophie, Science et Naturalisme¹

Newton Cunha

Si la littérature romantique s'est caractérisée par la redécouverte des ancêtres nationaux, l'exaltation du "moi" et la floraison des passions, par des sentiments grandioses envers la nature, le naturalisme, lui, a cherché à exprimer autrement les influences de l'environnement et de l'hérédité sur les relations humaines et le monde rude des conflits socio-économiques contemporains. Pour ce faire, elle s'appuyait sur une pensée scientifique déterministe, dont faisaient partie la critique des religions, l'espoir de réformes politiques et un scepticisme évident à l'égard de la condition humaine.

Et s'il y avait une méthode consciemment appliquée par ses écrivains dans l'élaboration des récits, elle provenait surtout d'une des facettes les plus évidentes du positivisme; c'est-à-dire celle qui consistait en l'observation empirique de faits naturels et que nous pouvons vérifier, directement, par l'expérience et les sens. Comme dans la nature, les phénomènes socioculturels - matière première de la sociologie proposée par Comte - auraient leurs lois de formation, de continuité ou de transformation, à la fois dans le temps et dans l'espace, et dépendraient, dans une large mesure, de facteurs endogènes ou biologiques. Par naturalisme, en résumé, l'avancement et les réalisations scientifiques de la révolution industrielle ont commencé à avoir une puissante attraction sur la

¹ Publié à l'origine dans *O Naturalismo*, Collection Stylus, Ed. Perspectiva, São Paulo, organisé par J. Guinsburg et João Roberto Farias.

littérature, en même temps qu'ils ont modifié les arts plastiques, perplexe, à ce moment, avec le pouvoir de la photographie.

Si nous déterminons comme «période positiviste» celle qui se déroule approximativement entre 1830 et la première décennie du XXe siècle, il est clair que les liens entre le développement scientifique, l'innovation technologique, la croissance et la diversification des industries et l'expansion de la richesse sont assez étroite (une situation qui se répète en quelque sorte après la fin de la seconde guerre mondiale). En physique, par exemple, les contributions de Faraday, Maxwell, Hertz, Joule ou Helmholtz apparaissent; la chimie fait un bond exceptionnel avec Jöns Berzelius, von Liebig et Mendeliev; dans les sciences biologiques, les figures de Koch, Pasteur et Darwin, parmi tant d'autres, se distinguent; en géométrie, les propositions de Riemann, Lobachevski et Felix Klein apparaissent; en mathématiques, des problèmes plus complexes et des solutions innovantes sont présentés par Augustin Cauchy, Karl Weierstrass et Georg Cantor.

En ce qui concerne la philosophie, et malgré des différences parfois remarquables entre les auteurs mentionnés ci-dessous, les différents récits rassemblent généralement, sous le nom de positivisme, non seulement les propositions de Comte, mais aussi celles de John Stuart Mill et Herbert Spencer, en Angleterre, celles de Jakob Moleschott et Ernst Haeckel, en Allemagne, et celles de Roberto Ardigò, en Italie. Ce fait découle de l'existence de certains principes qui étaient généralement acceptés ou défendus par ces auteurs. Ainsi: 1) l'opposition aux courants idéalistes ou métaphysiques, l'adoption d'une vision matérialiste du monde et la conviction que toute idée de caractère spirituel sera, tôt ou tard, dépassée; 2) on ne peut vraiment savoir que ce que la méthode

scientifique appliquée par les sciences naturelles nous permet d'étudier; une telle méthode, qui formule les lois de cause à effet des phénomènes, s'applique également à l'examen de la société et, par conséquent, aux sciences sociales; 3) l'application technique des connaissances scientifiques est la seule ou, du moins, la meilleure solution aux problèmes humains et à leurs intérêts concrets; 4) par conséquent, il existe un espoir réel de rationalité, de progrès continu et croissant des sociétés, ainsi que dans le domaine technologique de la nature; 5) à travers des processus ou des étapes, tout évolue du plus simple au plus complexe, de l'indéfini / imparfait au défini / parfait, ou même des contradictions vers la stabilité - matière, vie, art.

En vérité, certaines des idées et propositions de ce dessin positiviste avaient déjà été suggérées par des auteurs tels que Pierre-Jean Cabanis ou Saint-Simon (avec qui Comte travaillait comme secrétaire). Cabanis, d'ailleurs, a fini par être considéré comme un philosophe naturaliste, terme utilisé en France pour ceux qui se sont appuyés sur l'empirisme anglais, l'encyclopédisme français et, en général, les Lumières européennes. Dans l'ouvrage "Relations entre le physique et le moral de l'homme", Cabanis explique ainsi l'examen des idéologies (les points forts sont les miens, pas ceux de l'auteur): "Les écrivains qui se sont occupés avec quelque profondeur de l'analyse des idées, de celle du langage, ou des autres signes qui les représentent, et des principes de la morale privée ou publique *ont presque tous senti cette nécessité de se diriger dans leurs recherches, d'après la connaissance de la nature humaine physique.* Comment, en effet décrire avec exactitude apprécier et limiter sans erreur les mouvements d'une machine et les résultats de son action, si l'on ne connaît d'avance sa structure et ses propriétés? Chaque philosophe a fait sa théorie de l'homme: ceux même qui, pour

expliquer les diverses fonctions, ont cru devoir supposer en lui deux ressorts de nature différente *ont également reconnu qu'il est impossible de soustraire les opérations intellectuelles et morales à l'empire du physique et dans l'étroite relation qu'ils admettent entre ces deux forces motrices, le genre et le caractère des mouvements restent toujours subordonnés aux lois de l'organisation...* Ici, le moraliste et le médecin marchent toujours encore sur la même ligne. Celui-ci n'acquiert la connaissance complète de l'homme physique, qu'en le considérant dans tous les états par lesquels peuvent le faire passer l'action des corps extérieurs et les modifications de sa propre faculté de sentir celui-là se fait des idées d'autant plus étendues et plus justes de *l'homme moral, qu'il l'a suivi plus attentivement dans toutes les circonstances où le placent les chances de la vie, les événements de l'état social, les divers gouvernements, les lois, et la somme des erreurs ou des vérités répandues autour de lui...* les principes relatifs à cette dernière étude se sont trouvés nécessairement obscurcis par le vague des hypothèses métaphysiques. Il ne restait plus, en effet, après l'introduction de ces hypothèses dans l'étude des sciences morales, aucune base solide, aucun point fixe auquel on pût rattacher les résultats, de l'observation et de l'expérience... Tel était, avant que Locke parût, l'état des sciences morales".²

De même, Saint-Simon propose dans sa *Mémoire sur la science de l'homme*: "En rappelant les notions générales que tout homme instruit a reçues dans son éducation, sur la marche que l'esprit humain a suivie après l'origine de son développement, reflétant d'une manière particulière la marche qu'il a suivie après le XVe siècle, nous

² Deuxième édition, 1808, reproduite électroniquement par CNRS-Gallica Classiques.

voyons : 1) que sa tendance après cette période est de fonder tout son raisonnement sur des faits observés et discutés; que sur cette base positive il a déjà réorganisé l'astronomie, la physique, la chimie; et que ses sciences font aujourd'hui partie de l'éducation publique et en constituent la base. Il en découle nécessairement que la physiologie, dont la science de l'homme fait partie, sera traitée par la méthode adoptée par les autres sciences physiques, et sera introduite dans l'enseignement public lorsqu'elle sera devenue positive... La science générale ne peut être une science positive que si les sciences particulières sont basées sur des observations" (www.uqac.quebec.ca, *Classiques des Sciences Sociales, Université du Québec*).

On vérifie que la qualification de positif ait été utilisée pour la méthode adoptée par les sciences physiques et naturelles, ces dernières devant également être transposées ou adaptées aux investigations physiologiques et philosophiques. Ainsi, il convient de prendre en considération que le terme positif, tel que Leibniz l'a déjà utilisé, désigne ce qui est en vue, à la reconnaissance la plus immédiate, consistant donc en une réalité existante ou en fait.

D'où la raison pour laquelle, déjà dans l'avertissement de son *Cours de Philosophie Positive*, Comte définit le positivisme comme "cette manière spéciale de philosopher qui consiste à envisager les théories, dans quelque ordre d'idées que ce soit, comme ayant pour objet la coordination des faits observés, ce qui constitue le troisième et dernier état de la philosophie générale, primitivement théologique et ensuite métaphysique" (*Classiques des Sciences Sociales, idem, ibidem*).

Refusant de proposer ou d'atteindre des notions absolues, et même de connaître les causes intimes des phénomènes, Comte se

limite à "découvrir les lois effectives, c'est-à-dire leurs invariables rapports de succession et de similitude. L'explication des faits n'est désormais plus que le lien établi entre les différents phénomènes particuliers et certains faits généraux". Par conséquent, si la nature a des lois immuables, la mission de la science serait de découvrir leur fonctionnement et d'établir une unité, et la compréhension devrait abandonner les prétentions "métaphysiques" d'atteindre les causes premières ou finales. Elle est destinée à accomplir la soumission la plus complète de la nature à l'homme, afin qu'il puisse la dominer et l'instrumentaliser. Si cela est valable pour les sciences en particulier, cela l'est encore plus pour la "science universelle" qui est la sociologie positive, le fondement de toute réforme et amélioration humaine, et le moyen de surmonter définitivement les "stades" précédents de la culture (théologiques et métaphysiques). Pour atteindre ce but, elle doit déterminer, à l'aide de la biologie et de la physiologie, les lois d'une vie sociale qui empêchent sa tendance à se dissoudre.

Dans *De la Physiologie Sociale*, le même Saint-Simon explique ce que l'on entend alors par physiologie, vocabulaire et concept chers au naturalisme. Elle examine en premier lieu l'action et les influences des agents extérieurs sur les organismes vitaux. Mais ce n'est pas une science qui ne concerne que le fonctionnement interne et individuel des processus physiques et chimiques. A vocation sociale, elle étudie la vitalité des cultures et des civilisations, ce qui contribue soit à les développer et à les améliorer, soit, au contraire, à les arrêter, les perturber et les détruire. Il s'agit bien sûr d'aspects économiques, sociaux, politiques, moraux et artistiques qui sont liés les uns aux autres, car la société ne se déplacerait pas comme un ensemble chaotique d'actions indépendantes et sans but. Selon ses propres paroles, "Une physiologie sociale, constituée par les faits matériels

qui dérivent de l'observation directe de la société, et une hygiène renfermant les préceptes applicables à ces faits, sont donc les seules bases positives sur lesquelles on puisse établir le système d'organisation réclamé par l'état actuel de la civilisation... la force d'un peuple gît bien plus dans le pacte social qui associe toutes les capacités pour l'accomplissement de travaux d'une utilité commune, que dans la multiplicité des éléments de richesse et de pouvoir dont aucun esprit philanthropique ne combine la valeur... Mais aujourd'hui les rois ne doivent plus gouverner en dehors de leurs peuples ; ils doivent ne rien faire d'important sans leur en exposer les motifs, les admettre dans leurs conseils, leur demander leur opinion sur les mesures à prendre, les consulter sur les besoins de l'État, et leur accorder le pouvoir de voter ou de refuser l'impôt, c'est-à-dire la faculté de favoriser ou d'empêcher les entreprises qu'ils soumettent à leur examen” (www.uqac.quebec.ca, *Classiques des Sciences Sociales, Université Du Québec*).

Pourtant, l'influence la plus directe, bien qu'avouée, sur l'observation et l'expérimentation physiologiques que Zola et des écrivains comme Paul Alexis, Joris-Karl Huysmans et Guy de Maupassant ont adoptée se trouve dans l'ouvrage Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, du docteur Claude Bernard. A tel point que Zola, dans le texte connu sous le nom de *Le Roman Expérimental* (Charpentier, Paris, 1890, reproduit sur www.lettres.tice.ac-orleans-tours.fr, sans indication de page) fait d'abord un résumé encourageant du travail médical et déclare ensuite: “Claude Bernard, après avoir déclaré que la médecine entre désormais dans la voie scientifique en s'appuyant sur la physiologie, et grâce à la méthode expérimentale, établit d'abord les différences qui existent entre les sciences d'observation et les sciences

d'expérimentation. Il en arrive à conclure que l'expérience n'est au fond qu'une observation provoquée... si la méthode expérimentale conduit à la connaissance de la vie physique, elle doit aussi conduire à la connaissance de la vie passionnée et intellectuelle. Ce n'est qu'une question de diplômes sur le même chemin, de la chimie à la physiologie, après la physiologie à l'anthropologie et à la sociologie". Assumant donc les rôles d'observateur et d'expérimentateur, le romancier devient "le juge de l'instruction des hommes et de leurs passions".

Avec tout cela, on peut percevoir l'importance accordée à l'environnement, aux aspects physiques, à l'histoire et aux relations sociales concrètes qui seront les aspects les plus importants pour Comte et le positivisme. Partant du fait que les phénomènes humains sont avant tout sociologiques, et cela dans le sens le plus précis que l'homme, lorsqu'il n'est considéré que subjectivement, n'est rien d'autre qu'une abstraction, puisqu'aucune science ne peut être construite sur l'individualité.

On retrouve cette même considération désormais appliquée aux phénomènes artistiques, comme l'écrit Hippolyte Taine (*Philosophie de l'art*, Germer Baillière Ed., 1865, chapitre I, pages 9 et 10), sous l'influence du positivisme: "La famille des artistes, elle-même, est comprise d'un ensemble plus vaste, qui est le monde qui l'entoure et dont le goût est en accord avec le sien. Car l'état d'esprit et les coutumes sont les mêmes pour le public et les artistes; ils ne sont pas des hommes isolés... Phidias, Ictinus, les hommes qui ont fait le Parthénon et le Jupiter olympique étaient, comme les autres, Athéniens, des citoyens libres et païens, éduqués dans la palestres, ayant lutté, s'étant exercés nus, habitués à voter et délibérer sur la place publique, ayant les mêmes croyances, des hommes de la

même race, de la même langue et de la même éducation... Partout ailleurs nous trouverions des exemples semblables de l'alliance et de l'harmonie intime qui s'établit entre l'artiste et ses contemporains; et nous pouvons conclure avec assurance que si l'on veut comprendre son goût et son talent, les raisons qui lui ont fait choisir un tel genre artistique, représentent un tel sentiment, *c'est dans l'état général des coutumes et de l'esprit public qu'il faut les chercher ...* Tout comme il existe une température physique qui, par ses variations, détermine l'apparence de telle ou telle espèce de plante, il existe une température morale qui... détermine l'apparence de tel ou tel art... *Les productions de l'esprit humain uniquement par ses moyens, comme celles de la nature vivante, sont expliquées"* (c'est moi qui souligne).

Ce paysage historique et ses liens sociaux sont présents dans ce qui est considéré comme l'un des «manifestes» du naturalisme: la défense du style de Huysmans dans Émile Zola et l'Assomoir (reproduit dans lettres.tice.ac-orleans-tours.fr, sans indication de page), critique journalistique de 1887, dans laquelle le romancier plaide également sur la nécessité d'une littérature dans laquelle l'homme simple ou rustique est étudié, autant que les femmes «dépravées» qui parcouraient les grandes villes françaises. En d'autres termes, des «œuvres viriles» qui mettent à nu les thèmes de la vie moderne, des êtres vivants que l'on retrouve dans la vie de tous les jours dans la rue.

En ajoutant la littérature à l'expérience positive, à la physiologie et aux faits sociaux contemporains, on a la proposition de Zola est: "Le roman expérimental est une conséquence de l'évolution scientifique du siècle; il continue et complète la physiologie ; il substitue à l'étude de l'homme abstrait, de l'homme métaphysique, l'étude de l'homme naturel, soumis à des lois physico-chimiques et déterminé par les

influences du milieu.... les romanciers naturalistes observent et expérimentent, et tout leur travail naît du doute dans lequel ils se mettent, face à des vérités mal connues, face à des phénomènes inexplicables, jusqu'à ce qu'une idée expérimentale réveille soudain leur ingéniosité et les amène à instituer une expérience pour analyser les faits et en devenir maîtres... L'homme métaphysique est mort, tout notre terrain se transforme avec l'homme physiologique. Sans doute, la colère d'Achille, l'amour de Didon, resteront des peintures éternellement belles; mais voilà que le besoin nous prend d'analyser la colère et l'amour et de voir au juste comment ces passions fonctionnent dans l'être humain. Le point de vue est nouveau et devient expérimental, au lieu d'être philosophique... En somme, tout se résume dans ce grand fait: la méthode expérimentale, aussi bien dans les lettres que dans les sciences, est en train de déterminer les phénomènes naturels, individuels et sociaux, dont la métaphysique n'avait donné jusqu'ici que des explications irrationnelles et surnaturelles" (*Le Roman Expérimental*).

Ce caractère "scientifique" est également mis en évidence dans les préfaces des œuvres de Zola, comme celle écrite pour Thérèse Raquin, en 1868: "On commence, j'espère, à comprendre que mon but a été un but scientifique avant tout. Lorsque mes deux personnages, Thérèse et Laurent, ont été créés, je me suis plu à me poser et à résoudre certains problèmes: ainsi, j'ai tenté d'expliquer l'union étrange qui peut se produire entre deux tempéraments différents, j'ai montré les troubles profonds d'une nature sanguine au contact d'une nature nerveuse. Qu'on lise le roman avec soin, on verra que chaque chapitre est l'étude d'un cas curieux de physiologie. En un mot, je n'ai eu qu'un désir: étant donné un homme puissant et une femme inassouvie, chercher en eux la bête, ne voir même que la

bête, les jeter dans un drame violent, et noter scrupuleusement les sensations et les actes de ces êtres. J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres".

Autre influence remarquable: celle de Prosper Lucas, auteur du *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie* (édité par J.B. Baillière, Paris, 1850), base des études de Zola pour la conception de la famille Rougon-Macquart. Dans ce travail, Lucas recueille des données et des notes antérieures pour décrire et expliquer ce qu'il appelle les "représentants" des influences héréditaires (normales et anormales) sur les "formes physiques et les âmes": le père et la mère pour l'hérédité directe; les collatéraux pour l'hérédité indirecte; les ancêtres des parents pour l'hérédité de retour; les conjoints précédents. Ce qui réapparaît dans le préambule de *La Fortune des Rougons*: "Je veux montrer comment une famille, un petit groupe d'êtres se comporte dans une société, s'épanouissant pour donner naissance à dix, à vingt individus qui à première vue semblent profondément dissemblables, mais dont l'analyse montre qu'ils sont intimement liés. L'hérédité a ses lois, comme la gravité".

Bien qu'il prétende que les mots romantisme et naturalisme ne signifient rien pour lui, sauf pour fomentier des querelles entre tempéraments opposés, Maupassant affirme dans la préface de *Pierre et Jean* (Paul Ollendorff Edit., Paris, 1888): "Après les écoles littéraires qui ont voulu nous donner une vision décornée, surhumaine, poétique, attendrissante, charmante ou superbe de la vie, est venue une école réaliste ou naturaliste qui a prétendu nous montrer la vérité, rien que la vérité et toute la vérité... Le romancier, au contraire, qui prétend nous donner une image exacte de la vie, doit

éviter avec soin tout enchaînement d'événements qui paraîtrait exceptionnel. Son but n'est point de nous raconter une histoire, de nous amuser ou de nous attendrir, mais de nous forcer à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements... Au lieu de machiner une aventure et de la dérouler de façon à la rendre intéressante jusqu'au dénouement, il prendra son ou ses personnages à une certaine période de leur existence et les conduira, par des transitions naturelles, jusqu'à la période suivante. Il montrera de cette façon, tantôt comment les esprits se modifient sous l'influence des circonstances environnantes, tantôt comment se développent les sentiments et les passions, comment on s'aime, comment on se hait, comment on se combat dans tous les milieux sociaux, comment luttent les intérêts bourgeois, les intérêts d'argent, les intérêts de famille, les intérêts politiques”.

Dès qu'il eut terminé "O Mistério da Estrada de Sintra" (*Le Mystère de la route de Sintra*, 1870), Eça de Queiroz, en participant aux *Conférences du Casino*, se déclara partisan de la nouvelle esthétique réaliste, naturaliste ou expérimentale (termes qu'il utilisa indistinctement, comme le fit l'écrivain et théoricien Júlio Lourenço Pinto), justifiant qu'elle soit "une base philosophique pour toutes les conceptions de l'esprit, une loi, une lettre guide, un scénario de la pensée humaine dans l'éternelle région artistique du beau, du bon et du juste... C'est la négation de l'art par l'art; c'est l'interdiction du conventionnel, de l'emphatique et du larmoyant ou mièvre. C'est l'abolition de la rhétorique considérée comme l'art de promouvoir le trouble en utilisant le gonflement de la période, l'épilepsie de la parole, la congestion des tropes. C'est l'analyse avec le but dans la vérité absolue. D'autre part, le Réalisme est une réaction contre le Romantisme: le Romantisme était l'apothéose du sentiment; le

Réalisme est l'anatomie du caractère... La norme actuelle est celle des récits froids, qui glissent comme des images à la surface d'un miroir, sans l'intrusion du narrateur. Le roman doit nous transmettre la nature dans des tableaux très précis, flagrants et réels" (*O Realismo como nova expressão de arte - Le Realisme comme nouvelle expression de l'art* -, reconstituição de António Salgado Júnior em Histórias das Conferências do Casino, Tipografia da Cooperativa Militar, Lisbonne, 1930, pags. 55 e 56).

Mais si les écrivains réalistes-naturaliste ont fait des roturiers, du prolétariat et de la nouvelle bourgeoisie les personnages habituels de leurs récits et de leurs drames, alors leurs plus grands représentants ne peuvent être considérés comme positivistes d'un point de vue politique ou philosophique. Comparons, par exemple, les complots impitoyables des frères Goncourt, Gottfried Keller, Zola, Maupassant, Eça de Queiroz, Thomas Hardy, Giovanni Verga, Blasco Ibañez ou même notre Aluisio de Azevedo pour se rendre compte que, loin de là, la perspective de Comte s'est révélée doctrinairement conservatrice et messianique, alors que le courant littéraire a maintenu une vision désenchantée, voire ironique et sceptique de l'ordre social. Ce qu'on appelle encore le "darwinisme social", c'est-à-dire la conviction que les relations socio-économiques reproduisent, à leur manière, la lutte naturelle pour la survie du plus fort ou du plus apte ("les luttes fortes et cruelles de la vie", comme Strindberg les appelle dans la préface de *Fröken Julie*) est visiblement représentée dans les pièces de Henry Becque (*Les Corbeaux*, *Le Parisien*), de Hauptmann (*Avant l'aube*, *Les Tisserands*, *La Peau de Castor*) ou de Strindberg lui-même (*Camarades*, *Père*, *La Danse de la Mort*, *Dette et Crédit*), dans les

pièces et contes (Mariages) desquels le darwinisme se révèle sous la forme d'un antiféminisme radical et d'un socialisme anarchique.

Dans ses derniers travaux, comme *Système de Politique Positive ou Traité de Sociologie Instituant la Religion de l'Humanité* (Carilian-Goeury et Vor Dalmon, Paris, 1851-1854), il se montre visiblement comme un représentant de la contre-révolution de 1789, imprégné à la fois d'une ferveur pour la science et d'une tutelle spirituelle-religieuse dont le modèle remonte au Moyen Âge "théologique". D'où son appel au progrès technico-scientifique et à l'ordre religieux: "...il faut ici construire irrévocablement le point de vue universel de la vraie sagesse, en combinant enfin, au nom de la morale, deux aspects corrélatifs que la science a dû provisoirement séparer. Son appréciation successive est adaptée à la philosophie, et la religion exige son union habituelle, qui seule peut mener la vie réelle, tant privée que publique ... Il est nécessaire que l'appréciation du passé soit suffisamment systématisée pour révéler l'avenir. Cette continuité ne pourrait être réalisée que si le progrès humain représente toujours le simple développement d'un ordre immuable... notre marche ne peut acquérir un caractère véritablement positif qu'en s'appuyant sur la théorie de l'ordre et celle du progrès, les seules capables de nous préserver, l'une de l'arbitraire, l'autre de l'absolu... aucun grand progrès ne peut être effectivement réalisé s'il ne tend pas finalement vers la consolidation évidente de l'ordre" (tome 4, pages 1 à 4).

N'ayant jamais développé une critique ou une proposition d'économie politique et ne s'étant jamais préoccupé d'une théorie de l'État, restant ancré dans le domaine des idées, le positivisme a fini, curieusement, par se diriger vers une Religion de l'Humanité (ou Grand Être), une sotériologie presque irrationnelle, considérant les attentes rationnelles de l'époque et la philosophie elle-même. Seule

l'Humanité compte, car elle est l'instance générique qui permet la vie matérielle, sociale, intellectuelle et morale des individus. Elle remplace la figure de Dieu pour donner de la "positivité" à la vie sociale. Ou, pour reprendre les termes de l'"évangéliste" lui-même: "mon cours public de 1847 a marqué l'événement irrévocable du positivisme religieux, condensant nos sentiments en pensées et nos actions autour de l'humanité, remplaçant définitivement Dieu. Depuis lors, l'élaboration simultanée d'un dogme, d'un culte et d'un régime, adaptés à la foi démontrable, a vu le jour, dont la systématisation complète constitue la principale destinée de ce traité" (tome 3, page 618).

En Angleterre, Stuart Mill se rapproche du positivisme par rapport à l'aspect empirique déjà traditionnel de la philosophie britannique, basé sur la connaissance sensible et inductive. Autrement dit, si tout ce que nous pouvons savoir fait partie de l'expérience fournie par les sens, quelle serait la garantie de nos analogies, inférences et généralisations, par lesquelles nous formulons des lois et des principes? Mill lui-même répond (*A System of Logic*, livre II) que seul un ensemble d'inférences préalables et sensibles permet de généraliser et de conclure que l'univers n'est pas chaotique mais, au contraire, est régi par des régularités, qu'il suit un cours uniforme et que l'inconnu ne peut être entrevu que par le déjà connu. Bien que matérialiste, Mill admet (*Essai sur le théisme*) l'existence d'un ordre ou d'une intelligence créative de l'univers et, précisément pour cette raison, il appartient aussi à l'homme de donner un ordre et d'établir l'harmonie dans la société, par le bien, la justice et la liberté personnelle.

Dès le début du XIXe siècle, les idées *positives* de transformation et d'adaptation se sont imposées avec les nouveaux historiens de la

nature (ou naturalistes), tels que Jean-Baptiste Lamarck (*Philosophie Zoologique*, 1809) ou Georges Cuvier (*Les Révolutions de la Surface du Globe*, 1829), malgré leurs différences. En tout cas, l'opposition au créationnisme et à l'immobilité des êtres vivants devient évidente, en même temps que les conditions environnementales pour la survie et une complexité progressive des organismes prennent de l'importance.

Ainsi, par exemple, Lamarck écrit (édition Dentu): “Tous les corps physiques quelconques, soit solides, soit fluides, soit liquides, soit gazeux, sont doués chacun de qualités et de facultés qui leur sont propres; mais par les suites du mouvement répandu parmi eux, ces corps sont assujettis à des relations et des mutations diverses dans leur état et leur situation; à contracter, les uns avec les autres, différentes sortes d’union, de combinaison ou d’agrégation; à éprouver ensuite des changemens infiniment variés, tels que des désunions complètes ou incomplètes avec leurs autres composans, des séparations d’avec leurs agrégés, etc; ainsi ces corps acquièrent à mesure d’autres qualités et d’autres facultés qui sont alors relatives à l’état où chacun d’eux se trouve. Par une suite encore de la disposition ou de la situation de ces mêmes corps, de leur état particulier dans chaque portion de la durée des temps, des facultés que chacun d’eux possède, des lois de tous les ordres qui régissent leurs changemens et leurs influences, enfin du mouvement qui ne leur permet aucun repos absolu, il règne continuellement dans tout ce qui constitue *la nature*, une activité puissante, une succession de mouvemens et de mutations de tous les genres, qu’aucune cause ne sauroit suspendre ni anéantir, si ce n’est celle qui a fait tout exister. Regarder la nature comme éternelle, et conséquemment comme ayant existé de tout temps, c’est pour moi une idée abstraite, sans

base, sans limite, sans vraisemblance, et dont ma raison ne sauroit se contenter... il ne faut point se borner à en rechercher les preuves dans l'examen des phénomènes de l'organisation très-compiquée de l'homme et des animaux les plus parfaits; on les obtiendra plus facilement encore, en considérant les divers progrès de la composition de l'organisation, depuis les animaux les plus imparfaits jusqu'à ceux dont l'organisation présente la complication la plus considérable; car alors ces progrès montreront successivement l'origine de chaque faculté animale, les causes et les développemens de ces facultés, et l'on se convaincra de nouveau que ces deux grandes modifications de notre existence, qu'on nomme le *physique* et le *moral*, et qui offrent deux ordres de phénomènes si séparés en apparence, ont leur base commune dans l'organisation".

Un peu plus tard, dans un article écrit en 1857 sur la notion de progrès des Lumières, Herbert Spencer a utilisé le terme "évolution", le comprenant comme un principe commun aux phénomènes non seulement de l'univers matériel, mais aussi de la société (Progress : its Law and Causes, Westminster Review). Cette conception généralisante lui a été suggérée par la philosophie naturelle de Schelling, par les naturalistes et par la théorie du développement embryonnaire alors récente du médecin et physiologiste Karl von Baer (découvreur du stade blastula, de la notocorde et de l'ovule), et qu'il avait exposée dans le livre *Über Entwicklungsgeschichte der Thiere* (Sur l'histoire du développement animal), de 1828. Deux ans après l'article de Spencer, Darwin a rendu le terme populaire dans son livre "L'origine des espèces", en déclarant que l'évolution, dans le cas des organismes vivants, se faisait par sélection naturelle. Darwin, en fait, a limité le concept d'évolution aux êtres vivants, tandis que Spencer l'a employé en référence à l'univers entier. Elle se

caractérise, selon lui, par le passage d'un état initial d'indéfinition, plus homogène ou simple, à un autre plus défini, hétérogène ou d'une plus grande complexité de formes et de connexions.

Ainsi, la notion de stabilité ou de permanence (de nature philosophique ou religieuse) a été profondément ébranlée en faveur d'une vision de changement continu, malgré l'indestructibilité de la matière et la conservation des énergies. Ces principes, selon Spencer, sont soumis à la loi inexorable de "l'intégration de la matière et de la dispersion du mouvement".

Et quand il s'agit de société et de la culture, la promesse de développement, apportée par la complexité, ressemble à la loi des étapes de Comte. La progression évolutive du simple au composé peut être observée dans les relations socio-économiques. Il y aurait alors deux types de société au cours de l'histoire: la société militante, antérieure, et la société industrielle, de son temps. La première est basée sur des relations d'obéissance hiérarchique ou étatique, tandis que la seconde, industrielle, est construite sur des obligations volontaires ou librement contractées.

En dehors de l'environnement français, cependant, c'est peut-être le courant du positivisme matérialiste allemand qui a eu le plus d'impact sur les perspectives de la littérature naturaliste. Ses principaux représentants - Karl Vogt, Jakob Moleschott, Ernst Haeckel et Ludwig Büchner (frère cadet du dramaturge Georg Büchner) - tous chercheurs dans le domaine biomédical, se sont consacrés à la lutte contre les idées dualistes dans les sciences, exerçant ainsi des influences directes sur la philosophie et l'esprit de l'époque. Les auteurs estiment que leurs recherches ont clairement mis en évidence la prévalence absolue des mécanismes biologiques sur le fonctionnement de toute vie animale, y compris les aspects

psychologiques et téléologiques de l'être humain. Ils étaient donc considérés comme des "monistes matérialistes". Pour Moleschott, par exemple (*Der Kreislauf des Lebens*, Le Cycle de la Vie, 1852), les phénomènes physiologiques ou vitaux se suffisent à eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils n'ont besoin, en termes explicatifs, d'aucune hypothèse extra-physique ou surnaturelle. Büchner, professeur à Tübingen, a défendu les propositions de Moleschott dans son ouvrage *Kraft und Stoff* (Force et Matière, 1852), réaffirmant les idées d'indestructibilité de la matière et des énergies, d'évolution et d'immuabilité des lois naturelles. Pour l'un comme pour l'autre, ce que nous appelons l'esprit est le résultat d'une action coopérative de nombreuses substances dotées de qualités et de forces naturelles. Selon Büchner, mépriser l'importance de la matière, et avec elle le corps lui-même, est une aberration qui ne peut être obtenue que par l'ignorance ou le fanatisme. Haeckel a ajouté de nombreuses observations et faits à l'appui de la théorie de Darwin (bien qu'il ne soit pas entièrement convaincu de la sélection naturelle), en plus de contribuer grandement à la taxonomie biologique (les termes phylum, phylogénie, ontogénie, écologie, chaînon manquant sont les siens, par exemple, entre autres). Avec ses premières recherches, qui ont abouti à l'ouvrage *Generelle Morphologie der Organismen* (Morphologie générale des organismes, 1866), il a proposé le parallélisme entre l'évolution de l'embryon individuel et le développement phylogénétique de l'espèce à laquelle il appartient. Beaucoup plus tard, déjà à la fin du siècle, il a écrit *Die Welträtsel* (Les énigmes du Monde), un livre qui a connu un énorme succès de vente dans toute l'Europe. Là, la thèse de la science est à nouveau soutenue comme le pouvoir de révéler le monde et le chemin de la libération et du salut de l'homme.

En Italie, nous rencontrons enfin Roberto Ardigò, un prêtre qui, face à une crise religieuse à l'âge de quarante ans, abandonne l'habit pour se consacrer à la philosophie et à l'enseignement, attiré par les idées de Pomponazzi, de Comte et de Spencer. Dans *Pietro Pomponazzi*, il écrit: "La pensée moderne, à laquelle l'Europe doit sa condition actuelle de grandeur et de puissance, est la maturation d'une philosophie qui est née près de nous pendant les années de la Renaissance... À l'époque actuelle, les droits de l'homme, de la Révolution française, sont devenus les lois de la société; le sentiment individuel, de la Réforme germanique, est devenu la liberté civile et religieuse effective, et les nouveaux principes rationnels, de la Renaissance italienne, sont devenus notre science positive. A l'heure actuelle, la spéculation n'a pas de valeur, mais seulement celle qui se fonde sur l'observation et l'expérience, et dans laquelle la moralité du travail est estimée avant tout" (pp. 10 et 11, éd. Giustino Soave, Mantoue, 1869). Un an plus tard, dans *La psychologia como scienza positiva*, il réaffirme la notion et la réalité du fait comme base de toute recherche et réflexion: "Il possède une réalité propre, une réalité inaltérable que nous nous trouvons obligés d'affirmer, telle qu'elle nous est donnée et telle que nous la trouvons, avec l'impossibilité absolue d'en prendre ou d'y ajouter quoi que ce soit; le fait est quelque chose de divin; l'abstrait, au contraire, c'est nous qui le formons ; et nous pouvons le former comme quelque chose de spécial ou de plus générique; par conséquent, l'abstrait, l'idéal, le principe théorique sont humains" (cité dans *Historia del Pensamiento Filosófico y Científico*, vol. III, Reale, G. et Antiseri, D., Herder Editorial, Barcelone, 1988).

Ce fait d'étude scientifique ou de proposition philosophique est équivalent, dans l'univers littéraire du naturalisme, à la "tranche de

vie" qui sert de point de départ à la narration, ainsi conservée dans sa vérité maximale. La société, à son tour, correspond à l'environnement de l'homme et le conditionne donc à tous égards, tout comme les phénomènes physiques et chimiques déterminent les conditions naturelles. D'où la préférence pour le roman, le véhicule le plus approprié pour l'approfondissement des mécanismes et des conditions psychologiques et sociales.